

Sur le suicide de Zénon dans « L'œuvre au Noir »

Alain Denis-Christophe

Volume 12, numéro 1, avril 1979

Marguerite Yourcenar

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500479ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500479ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Denis-Christophe, A. (1979). Sur le suicide de Zénon dans « L'œuvre au Noir ». *Études littéraires*, 12(1), 43–49. <https://doi.org/10.7202/500479ar>

SUR LE SUICIDE DE ZÉNON DANS L'ŒUVRE AU NOIR *

alain denis-christophe

Des épigraphes placées en tête de chacune des parties de *L'Œuvre au Noir*, la troisième et dernière, empruntée à Julien de Médicis, révèle par avance au lecteur le moyen qu'utilisera Zénon pour quitter la prison à laquelle l'ont conduit les aveux extorqués aux jeunes moines de la secte des « Anges » et où il ne lui reste plus qu'à attendre le supplice :

**« Non è viltà, ne da viltà procede
S'alcun, per evitar più crudel sorte,
Odia la propria vita e cerca morte...**

**Meglio è morir all'anima gentile
Che supportar inevitabil danno
Che lo farria cambiar animo e stile.
Quanti ha la morte già tratti d'affanno !
Ma molti ch'hanno il chiamar morte a vile
Quanto talor sia dolce ancor non sanno.»¹**

Le nom même de l'auteur de ce poème, il n'est guère possible de ne pas l'associer à une silhouette croisée par Zénon au cours de ses voyages, Laurent de Médicis, « celui que le peuple appelle par dérision Lorenzace (OAN 112) »². Et l'aventureux prince avait demandé au médecin « un poison sur lequel il comptait pour mourir, s'il tombait entre les mains de ses ennemis, sans déroger au style qui avait été celui de sa vie (OAN 112) ». N'est-il pas légitime de soupçonner que, si Zénon portait sur lui ces dragées, c'est qu'il avait lui aussi envisagé cette éventualité ?

Alors qu'il attendait d'être jugé, ce souci d'une mort exempte de déchéance lui avait inspiré quelque admiration pour le geste de l'économe du couvent, qui, compromis par les Anges et bientôt « écroué à Bruges, s'était fait porter du poison par des amis qu'il avait en ville, et on l'avait suivant la coutume incinéré défunt puisqu'on ne pouvait le brûler vif. Zénon n'aimait guère ce cauteleux personnage, mais il fallait reconnaître que Pierre de Hamaere avait su prendre en main son destin et finir en homme (OAN 271) ».

Auparavant déjà, pendant les années que Zénon avait passées à soigner les malades dans un hospice brugeois, en s'abandonnant, sous le masque d'une vie ordinaire, au bouillonnement des idées et à une méditation vertigineuse, le désir d'en finir s'était emparé de lui, le jour où il s'était aperçu que son esprit, « cet infirme [,] dépendait des services du corps (OAN 163) ».

« Il était las de ce mélange de feu instable et d'épaisse argile. *Exitus rationalis* : une tentation s'offrait, aussi impérieuse que le prurit charnel; un dégoût, une vanité peut-être, le poussait à faire le geste qui conclut tout. Il secouait la tête, gravement, comme devant un malade qui réclamerait trop tôt un remède ou une nourriture (OAN 163). »

Même tentation et même refus au moment où, après avoir renoncé à s'embarquer pour l'Angleterre ou la Zélande, il pénètre de bon matin dans la mer :

« La violence du flot était sans colère. La mort, toujours obscène chez les hommes, était propre dans cette solitude. Un pas de plus sur cette frontière entre le fluide et le liquide, entre le sable et l'eau, et la poussée d'une vague plus forte que les autres lui ferait perdre pied; cette agonie si brève et sans témoin serait un peu moins la mort. Il regretterait peut-être un jour cette fin-là. Mais il en était de cette possibilité comme des projets d'Angleterre ou de Zélande, nés de craintes de la veille ou de dangers futurs absents de ce moment sans ombre, plans formés par l'esprit et non nécessité s'imposant à l'être. L'heure du passage n'avait pas encore sonné (OAN 246). »

De ces textes se dégage assurément l'impression que le suicide, sans être une pente fatale du psychisme de Zénon, lui apparaît comme une possibilité qu'il s'efforce d'envisager aussi froidement que les autres. C'est par sa netteté que le suicide l'emporte sur l'habituelle « obscénité » de la mort, celle dont le médecin Zénon a trouvé les signes sur tant de malades et qui était allée jusqu'à défaire sous ses yeux, minute après minute, corps et âme, l'objet aimé atteint par la peste noire; c'est par cette netteté encore que le suicide dépasse l'autre mort, non moins indigne, que représente la rétractation. Une dernière fois, en effet, Zénon a eu le choix de sa destinée : après sa condamnation à la peine capitale, il reçoit en prison la visite de son premier maître, le chanoine Campanus, qui lui laisse entendre que l'évêque pourrait fort bien obtenir la grâce d'un ancien clerc repentant et sa « rétention *in loco carceris* dans une maison religieuse de son choix; [...] Vous savez, ajoute le chanoine, que les prisons

perpétuelles sont celles dont on s'arrange presque toujours pour sortir (OAN 306) ».

Cette allusion à la prison pourrait nous aider à considérer le suicide sous une perspective plus vaste, si l'on se souvient que la vie, depuis que Zénon réfléchissait à son propos, lui communiquait une sensation d'encerclement, voire d'étouffement, à laquelle, trois fois au moins, il a répondu par des réactions du même type. Tout d'abord, juste avant qu'il ne regagne Bruges au terme de ses voyages, ses amis lui suggèrent de demander la protection de Catherine de Médicis :

« Une épître dédicatoire à la Reine Mère pourrait peut-être tout replâtrer à la dernière heure. Toute la nuit, Zénon écrivit, ratura, écrivit de nouveau, ratura encore. Au petit matin, il se leva de son siège, s'étira, bâilla et jeta au feu ses feuillets et la plume dont il s'était servi (OAN 138). »

Le deuxième sursaut s'observe quand Zénon quitte Bruges après le décès de son protecteur, le prieur des Cordeliers ; il songe alors à s'embarquer pour l'Angleterre ou la Zélande, mais à la pensée de rencontrer ailleurs des êtres toujours pareils et de ne pouvoir abandonner la prudence à laquelle il a toujours dû se contraindre (et qui ne ferait là-bas que revêtir d'autres formes), son cœur déborde d'ennui : « Il bâilla. Ces alternatives ne l'intéressaient plus (OAN 245). » Quelques heures plus tard, il décide brusquement de se joindre à un groupe de rebelles qui veulent eux aussi fuir par la mer.

« Il fit derrière eux une centaine de pas, puis ralentit, laissant la distance augmenter entre la petite bande et lui. L'idée de se retrouver en face de Milo ou de Jans Bruynie [les patrons fort douteux des bateaux transportant les fuyards] l'emplissait d'avance d'une lassitude insupportable (OAN 249). »

La troisième réaction rappelle fort les deux précédentes : arrêté presque dès son retour de Bruges, il livre au greffier son nom véritable, à la place de celui sous lequel il avait vécu dans cette ville durant des années, nom « repris à un médocastre allemand nommé Gott », qu'il avait alors, « pour mieux brouiller les cartes, gréco-latinisé en Théus (OAN 146) ». Il s'expose ainsi à voir s'ajouter aux accusations lancées contre le responsable de l'hospice les griefs accumulés au fil du temps contre la science impie de Zénon. Il ne paraît pas indifférent de retenir, épars dans l'existence de Zénon, ces affleurements de la lassitude, que Marcel Thiry

aurait peut-être qualifiés de passages de « l'ange À-quoi-bon »³.

D'autre part, tout au long du roman se multiplient les expressions de la métaphore de l'emprisonnement, pour désigner la vie humaine : ainsi, quand le jeune Zénon ne compare pas son activité à « des insectes dans l'épaisseur d'un psautier (OAN 15) », — ce psautier du monde rempli de « rubriques tracées au sang rouge (OAN 14) », — il lui semble, pendant ses derniers voyages, qu'il vit dans « une de ces époques où la raison humaine se trouve prise dans un cercle de flammes (OAN 132) ». D'un simple point de vue topographique, Bruges même, remarquons-le, est une ville enserrée par ses murs et Zénon, pour gagner la côte où il espère s'embarquer, doit attendre l'heure de l'ouverture des portes de ce qui lui fut un refuge et menace de se muer en geôle (voir OAN 230). Le chapitre dans lequel Marguerite Yourcenar relate l'arrestation de Zénon s'intitule « La Souricière », mot éminemment symbolique, puisque, comme le pense le médecin-alchimiste, « on tombe toujours dans une trappe quelconque : autant valait que ce fût celle-là (OAN 261) ». En d'autres temps, Zénon avait eu cette autre réflexion qui prolongerait bien les précédentes :

« On n'est pas libre tant qu'on désire, qu'on veut, qu'on craint, peut-être tant qu'on vit (OAN 164). »

À vrai dire, l'image de l'emprisonnement est donc biface : d'un côté, Zénon représente, quelquefois à ses propres yeux et en tout cas dans l'opinion du plus grand nombre, le rebelle, celui qui « s'était grisé d'appartenir à un monde qui n'était plus seulement la mesure humaine (OAN 272) », et à ce titre il devient un bouc émissaire, puisque, parmi « cette foule de prisonniers [...], chacun, un jour, secrètement ou parfois même à son insu, avait souhaité sortir du cercle où il mourrait enfermé (OAN 274) ». Par ailleurs, étant donné que le simple fait de vivre empêche d'être libre, que l'existence est compromissions⁴ et porte ouverte à la souffrance ou à la faiblesse⁵, « autant sortir bientôt de cet enfer (OAN 272) ». Si nous nous mettons en quête du sens dont la symbolique alchimique investit les mots les plus banals, nous lirons que la Prison, ce lieu où Zénon rejette toute nouvelle plongée dans les inévitables compromissions de la vie et recourt au

suicide, désigne l'Œuf Philosophique dans lequel la matière du Grand Œuvre, enfermée et scellée, subissait diverses opérations de purification : une fois atteint l'Œuvre au Rouge, dernier stade du Grand Œuvre, on brisait l'Œuf Philosophique⁶. Ainsi disparaissait la Prison alchimique et, de la même manière, dans l'esprit de Zénon mourant, la prison brugeoise n'existe plus : « Toute angoisse avait cessé : il était libre (OAN 322). »

Paradoxalement, c'est donc le châtement imposé par la société qui permettra à Zénon, en devançant son exécution, de donner à sa vie le geste qui l'achève sans en tordre la courbe. On se souviendra que le condamné, bien que son vieux maître lui ait rappelé que « les prisons perpétuelles sont celles dont on s'arrange presque toujours pour sortir », refuse l'offre de rétractation et d'incarcération dans un couvent : la raison qu'il avance est que cet état lui remet en mémoire un supplicé du temps de sa jeunesse.

« Pour augmenter l'intérêt du spectacle, on l'avait lié au poteau par une longue chaîne, ce qui lui permit de courir tout embrasé jusqu'à ce qu'il tombât la face contre terre, ou, pour parler net, dans les braises (OAN 308). »

En dépit des apparences, les élans de ce malheureux ne sont guère différents finalement des bonds allègres auxquels se livrait le petit Zénon, muni d'une coquille d'œuf :

« Le jeu consistait à courir dans le sens du vent sur les dunes toutes proches, en tenant sur la paume cet objet léger qui s'échappait pour voler devant vous, puis se posait un instant, comme un oiseau, de sorte qu'il fallait perpétuellement tenter de s'en ressaisir, et que la course se compliquait d'une série de courbes interrompues et de droites brisées. Il lui semblait parfois avoir joué ce jeu toute sa vie (OAN 234). »

Les deux épisodes, en effet, ne nous livrent que des trajectoires titubantes, toujours arrêtées et toujours reprises, et ne laissant derrière soi que « courbes interrompues ». Le suicide apparaît donc comme l'ultime recours pour vaincre le chaos et donner aux lignes brouillées ou fuyantes de la vie cette fixité⁷ (cette perfection, aimerait-on écrire) qui permettra d'en apercevoir la secrète armature, le noyau profond ; à cet égard, qui voudrait rechercher dans cette troisième partie du roman le « miroir-constat » qu'avaient présenté les deux premières⁸ devrait, semble-t-il, renoncer à en trouver une manifestation plus explicite que, dans la cour de la prison envahie

par le froid de l'hiver, «une couche de glace transparente sous laquelle courait et palpitait une veine d'eau. La mince coulée cherchait et trouvait sa pente (OAN 280)». Miroir moins concerté, moins cruel, que les vingt facettes du miroir florentin, image moins vertigineuse que l'œil s'apercevant lui-même dans une loupe posée sur l'herbe, mais qui annonce sans doute, derrière le figement de l'existence humaine, la persistance d'un flux irréductible, — thème cher à Marguerite Yourcenar et que l'on rencontre très souvent dans son œuvre. Zénon, quelques mois après la disparition d'un être aimé, ne demandait-il pas à son cousin Henri-Maximilien, le capitaine-poète : «Seraient-ce le mouvement et la forme de l'âme [...], mais non sa substance, qui s'abolissent dans la mort (OAN 111) ?...» Dans la réflexion la plus intense, dans le sommeil et par-dessus tout dans la mort, «la forme n'[est] plus que l'écorce déchiquetée de la substance (OAN 157)». La mince lame cachée par Zénon dans la doublure de son pourpoint lui évitera de perdre au moment de la mort «et vertu et style», selon l'expression de Julien de Médicis, mais surtout elle le fera accéder à cet état où «le temps, le lieu, la substance per[dent] ces attributs qui sont pour nous leurs frontières (OAN 157)», un état qu'il n'avait connu que passagèrement au cours des méditations dans lesquelles il s'était abîmé. Si bien que la phrase qui clôt le roman («Et c'est aussi loin qu'on peut aller dans la fin de Zénon.») semble aux écoutes, par la faille qui s'y révèle, de la substance désormais sans frontières occupée à «chercher et trouver» sa pente, comme la coulée d'eau sous la glace.

Notes et références

* Cet article reprend, sous une forme remaniée, une étude thématique abordée dans un des chapitres de «L'Œuvre au Noir» de Marguerite Yourcenar : *alchimie intérieure et condensation de l'imaginaire*, mémoire de philologie romane entrepris sous la direction du professeur Georges Jacques et présenté à l'Université de Louvain en 1977.

¹ Chacune des épigraphes est citée par Marguerite Yourcenar dans la langue originale, suivie d'une traduction : «Ce n'est point vilénie, ni de vilénie procède, / Si tel, pour éviter un sort plus cruel, / Hait sa propre vie, recherchant la mort... / Mieux vaut mourir, pour l'être au cœur noble, / Que supporter l'inévitable mal / Qui lui fait perdre et vertu et style...»

/ Qu'ils sont nombreux, ceux dont la mort a guéri l'angoisse! / Mais beaucoup vilipendent ce recours à la mort, / Ignorant encor qu'il est doux de mourir...»

- ² Marguerite Yourcenar, *L'Œuvre au Noir*, Paris, Gallimard, 1968. Désormais les citations renvoyant à ce roman seront suivies, dans le corps même du texte, de l'abréviation OAN et, immédiatement après, d'un numéro correspondant à la page citée.
- ³ Marcel Thiry, « L'ange À-quoi-bon descend quelquefois dans les villes... », du recueil *Âges* (1950), repris dans *Toi qui pâlis au nom de Vancouver, œuvres poétiques (1924-1975)*, Paris, Seghers, 1975, p. 200.
- ⁴ Pensant à son passé d'artificier, Zénon se dit qu'il « était lui aussi auteur et complice d'outrages infligés à la misérable chair de l'homme, et [qu'] il [lui] avait fallu trente ans pour qu'un remords lui vint (OAN 272) ».
- ⁵ Une phrase pourrait résumer l'opinion de Zénon sur ce sujet : « Cette encombrante enveloppe qu'il lui fallait laver, remplir, réchauffer au coin du feu ou sous la toison d'une bête morte, coucher le soir comme un enfant ou comme un vieillard imbécile, servait contre lui d'otage à la nature entière, et surtout à la société des hommes (OAN 163). »
- ⁶ Voir Serge Hutin. *L'Alchimie*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je?, 1951, 5^e édition mise à jour, 1975. Pour la symbolique des noms, voir pp. 23-25; pour le Grand Œuvre, pp. 81-95.
- ⁷ Dans la première nouvelle publiée par Marguerite Yourcenar, le héros apprenait, le soir de son mariage, la mort d'une maîtresse avec laquelle il avait rompu : « Laure avait glissé sous un autobus, le matin même [...]. Il tâcha, pour alléger en lui cette gêne qu'il appelait sa conscience, de se persuader qu'il n'y avait dans ce malheur qu'un hasard dont il était innocent; mais quelque chose d'obscur, au fond de lui-même, comprenait que cette hypothèse enlevait à la morte la seule beauté qui lui restât, et que l'unique noblesse de cette femme, qui s'était laissée vivre, était d'avoir voulu sa mort. [...] Il comprit que Laure venait de perdre à ses yeux l'imperfection d'exister (*Le Premier Soir, La Revue de France*, Paris, 9^e année, n^o 23, 1^{er} décembre 1929, p. 448). »
- ⁸ Notre lecture de *L'Œuvre au Noir* nous a fait remarquer, dans chaque partie du roman, la présence d'un objet, miroir ou autre, qui restitué à Zénon le reflet de chacune de ces trois phases de son existence. Au terme de « la Vie errante » (titre de la première partie), le dernier reflet que Zénon emportait de lui-même, appréhendé dans « un miroir florentin au cadre d'écaille, formé d'un assemblage d'une vingtaine de petits miroirs bombés (OAN 138) », est celui de « vingt figures tassées et rapetissées par les lois de l'optique, vingt images d'un homme en bonnet de fourrure, au teint hâve et jaune, aux yeux luisants qui étaient eux-mêmes des miroirs (OAN 138) ». À ce stade de sa recherche, Zénon ne saisissait donc de lui qu'un portrait éclaté, fragmenté. En revanche, revenu à Bruges et vivant sous des dehors tranquilles une démarche intérieure extrêmement intense, il fit un jour une expérience curieuse, en apercevant dans sa loupe posée sur le sol ce qu'il prit tout d'abord pour « une bête extraordinairement mobile, insecte ou mollusque (OAN 177) ». Bientôt il reconnaîtra son propre œil, l'œil d'un ascète dont le seul dessein, à cette époque-là, est la connaissance de soi.